MODE D'EXPLOITATION ECONOMIQUE ET TRANSFORMATION DU MILIEU RURAL EN PAYS AGNI-DJUABLIN :1750-1950.

KOFFI Kouablan,
Docteur en Histoire Moderne, Assistant au Département d'Histoire de l'Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody (UFHB) d'Abidjan.
kouablan2012@gmail.com.

Résumé

L'histoire rurale aborde un grand nombre de sujets dont l'impact des activités humaines sur l'environnement. Depuis 1750, les Agni suamara ont pratiqué successivement trois activités-clés : l'extraction minière, l'exploitation du caoutchouc naturel et la culture du cacao et du café. Ces différentes activités économiques ont chacune modifié leur milieu rural. Quels sont les modes d'exploitation économique et leur impact environnement rural Agni-Djuablin entre 1750 et 1950 ?
Le présent article a pour but de mettre en lumière les impacts environnementaux des méthodes d'exploitations utilisées par les Suamara au cours des deux derniers siècles. Cette analyse s'appuie sur la mobilisation de diverses sources notamment les sources orales, archivistiques et les résultats de travaux scientifiques. Toutes les informations recueillies ont été soumises à la critique historique puis analysées et comparées afin de valider ou infirmer les éléments. On retient à la fin que chacune de ces activités avait apporté une modification spécifique au paysage rural Agni-Djuablin.

Mots-clés : *Extraction minière, caoutchouc naturel, cacaoculture, caféiculture.*

Summary:

Rural history covers a wide range of topics, including the impact of human activities on environment. Since 1750, Agni Suamara have sequentially carried out three key activities: mining, natural rubber production, and cocoa and coffee growing. Each of these various economic activities changed their rural environment. How did the Agni-Djuablin's economic practices transform their rural environment from 1750 to 1950?
The purpose of this article is to highlight the environmental impacts of the farming methods used by the Suamara people over the last two centuries. This analysis draws on various sources, including oral stories telling, archival sources, and the results of scientific research. All the pieces of information collected were subjected to historical criticism, then analyzed and compared in order to validate or refute the elements. Finally, we can conclude that each of these activities brought a specific change to the rural landscape of Agni-Djuablin.

Keywords*: mining extraction, natural rubber, cocoa and coffee growing.*

Introduction

L'histoire rurale est une branche de l'histoire qui étudie sur le long terme l'évolution sociale, économique et culturelle des communautés vivant en milieu rural. A ce titre, elle aborde une grande variété de sujets notamment la déforestation, les modes de production économique et l'impact des activités humaines sur l'environnement. Depuis deux siècles, les Agni-Djuablin ont activement exploité les ressources de la région d'Assikasso pour subvenir à leurs besoins. Les méthodes d'exploitation qu'ils ont mises en œuvre ont entraîné une modification progressive et significative de leur environnement.

Quels sont les modes d'exploitation économique et leurs impacts sur le milieu rural des Agni-Djuablin entre 1750 et 1950 ?

Le présent article a pour but de mettre en lumière les impacts environnementaux des méthodes d'exploitations utilisées par les Suamara au cours des deux derniers siècles. Cette analyse s'appuie sur la mobilisation de diverses sources. D'abord les sources orales, elles proviennent d'enquêtes menées auprès des témoins directs de la période faste de la culture du cacao et du café, ensuite les sources archivistiques, elles sont constituées de rapports rédigés par les administrateurs coloniaux ayant exercé dans la région de l'Indénié et du Djuablin. Enfin, les résultats des travaux de sciences auxiliaires réalisés sur la région. Toutes les informations recueillies ont été soumises à la critique historique puis analysées et comparées afin de valider ou infirmer chaque élément. Les résultats s'articulent autour de trois périodes clés, chacune marquée par une activité économique dominante et ses conséquences sur le paysage : l'exploitation aurifère et l'émergence des puits perdus dans le paysage (1750-1880) ; L'exploitation du caoutchouc naturel et les débuts de la déforestation (1880- 1910) ; l'adoption de la culture du cacao et du café et l'accélération de la déforestation (1910-1950).

1. L'extraction de l'or et l'émergence de puits perdus dans le paysage Agni-Djuablin 1750- 1880

Les Agni-Djuablin (suamara) se sont installés dans la région d'Assikasso vers 1750, après leur retour d'une expédition militaire dans le Bron Gyaman (Terray, 1995, p 454). Dès leur établissement, en plus des

activités de subsistance (agriculture vivrière et chasse), les Djuablin ont développé l'exploitation minière, qui est devenue leur principale activité économique. Cette prédominance de l'extraction aurifère est compréhensible, car la découverte de ce minerai était la motivation première de leur implantation dans cette zone. (Allou, 2000, p 699). Il est alors pertinent de se demander comment les Agni-Djuablin exploitaient-ils l'or et quelles furent les ses conséquences sur le paysage rural ?

1.1. La prospection des gisements aurifères en pays Agni-Djuablin

Toute activité minière commence par la prospection des gisements. Sans outils scientifiques modernes, les Agni du Djuablin ont développé des méthodes empiriques et parfois superstitieuses pour identifier l'or. Lorsqu'ils observent une teinte rougeâtre des eaux de ruissellement pendant les pluies, ils en déduisent qu'il y a des gisements d'or à proximité[1]. (Perrot, 1978, p 5). Cette technique de prospection soulève la question de la précision de la localisation des terres aurifères. Autrement dit, les Agni parviennent-ils à situer avec exactitude les gisements d'or ? La réponse est claire, cette méthode ne permet qu'une localisation approximative et non une situation exacte. Une autre méthode de prospection des Agni consiste à rechercher de petites particules brillantes dans le sable. En effet, selon eux, le sable riche en minerais d'or scintille lorsqu'il est exposé aux rayons du soleil.

Il est aussi fréquent que des femmes et des chasseurs découvrent fortuitement des gisements aurifères lors la récolte de l'ignames sauvages (*bohloué*). Ces découvertes, bien que non intentionnelles ont souvent mené à l'identification des sites aurifères prometteurs. De même, les chasseurs peuvent découvrir de l'or au cours de leurs expéditions. Il n'est pas rare qu'ils trouvent des pépites d'or incrustées dans les racines d'arbres déracinés. Ces découvertes inattendues sont également indicatrices de la présence d'or dans la zone. Ces lieux aurifères, découverts fortuitement par les femmes ou les chasseurs, deviennent par la suite des sites privilégiés pour le forage de puits d'extraction d'or.

Parallèlement à ces formes de prospection empiriques, une autre fondée sur de la divination est pratiquée par les marabouts *(kramo*) et les prêtresses des divinités locales (*komyen*), comme l'écrivait Cheruy :

---

[1] Informations recueillies lors d'une enquête orale réalisé en 1978 par Claude Hélène Perrot dans l'Indénié ; informateur nana Allou Méa, chef de Sankadiokro.

« *Les marabouts font également trouver l'or en attachant sous les ailes d'un coq une amulette contenant quelques mots du coran. L'oiseau est abandonné dans la forêt et l'endroit où il chante au lever du jour est l'emplacement désigné* » rapporté par C.H Perrot. (Perrot, 1978, p108).

En plus des marabouts, les prêtresses jouent un rôle crucial par la divination. En effet, les Agni croient que ces prêtresses ont la capacité de communiquer avec les esprits et les génies. Si ces génies ou esprits sont satisfaits des actions des hommes à leur égard, ils peuvent leur révéler l'emplacement de gisements d'or par l'intermédiaire des prêtresses. Par ailleurs, il est admis chez ce peuple que la pépite d'or est elle-même un génie qui peut être découverte qu'après l'accomplissement d'un rituel spécifique. Ce sont les prêtresses qui indiquent le rituel à suivre, car elles connaissent les désirs de ces esprits.

En dépit de leur caractère assez imprécis, l'ensemble de ces méthodes de prospection a permis aux Agni de localiser des gisements aurifères et d'en entreprendre l'extraction.

1.2 l'exploitation aurifère en pays Agni-Djuablin à l'époque précoloniale

Dès leur établissement à Assikasso, les Agni-Djuablin s'adonnent immédiatement à l'extraction des gisements aurifères identifiés car ils avaient déjà des techniques d'exploitation héritées de leurs ancêtres de la Gold-Coast.

Quelles étaient les techniques d'extraction de l'or des Agni à l'époque précoloniale ? Un excellent travail de recherche de Claude-Hélène Perrot détaille ces techniques. (Perrot, 1978, p102- 117). L'extraction de l'or varie selon le type de gisement. Dans cette région, les géologues distinguent trois principaux types d'occurrences aurifères : les filons, les éluvions et les alluvions[2]. Historiquement, tous ces gisements ont été exploités par le peuple Agni. Toute exploitation aurifère en pays Agni nécessite au préalable des rituels spécifiques. Ces cérémonies visent à obtenir l'autorisation et la bénédiction des esprits tutélaires du lieu. Parmi ces esprits, celui de la terre *(assiè)* est le plus fréquemment sollicité, car aucune entreprise minière ne peut démarrer sans lui avoir offert un

[2] Les filons, ce sont les filons de quartz à allure linéaire dans la roche en place, ils sont très difficiles à exploiter à cause de l'extrême du matériel rocheux et de leur difficile accès (jusqu'en 70m de profondeur) ; les éluvions qui sont des sédiments détritiques provenant de la décomposition de la roche mais restés en place et enfin les alluvions qui se distinguent des éluvions par le fait d'être transportés plus loin par l'eau. On trouve ces sables, graviers et limons aurifères dans le lit des rivières.

sacrifice au préalable. Une fois cette condition satisfaite, les Agni ou leurs mandants commencent l'extraction du minerai. Dans la plupart des cas, la terre aurifère est extraite par forage de puits comme décrit en 1903 par Marie Camille Jordan dans son rapport de mission. Cet ingénieur des mines fut envoyé en mission par la France avril 1903 pour évaluer les perspectives minières des cercles du Sanwi et de l'Indénié. Il décrit ainsi le travail de l'or dans les régions Agni en ces termes :

« *Il est intéressant cependant de dire un mot sur le mode d'exploitation employé par les indigènes. La couche exploitable étant, en général recouverte par une épaisseur variable de morts terrains, on va la chercher au moyen de puits. Ces puits, de forme circulaire et ayant un diamètre d'environ 0.8 m, sont distants d'environ 2.50 m à 3 m d'axe en axe ; à la partie inférieure se trouve pratiquée une chambre d'environ 1.8 m de diamètre. Toutes ces chambres sont reliées entre elles par des galeries ; les indigènes arrivent, par ce procédé, à enlever la plus grande partie du gîte. L'extraction n'a lieu que pendant une partie de l'année, tous les puits étant pleins d'eau pour laver les terres extraites pendant la saison sèche. Ce travail est fait par les femmes qui se servent à cet effet de grandes calebasses de 0.6 à 0.7 m de diamètre* »[3].

Quelques années plus tard, Perrot recueillait le témoignage (Allou Méa chef de Sankadiokro)

« *On creusait un trou de plusieurs mètres en forme de rond. On ménageait des marches pour mettre le pied. Pour enlever la terre à mesure qu'on creusait, on se servait d'un seau en bois avec une anse de rotin. Quand il était fendu on le reparait avec une liane appelée ehutié qu'on enfilait dans une aiguille. On utilisait une longue tige de rotin pour descendre ce seau au fond du trou. Ce récipient appelé adondüa servait d'unité de mesure pour mesurer la quantité de terre aurifère quand on la partageait.*
Les femmes allaient porter les seaux emplis de terre à la rivière pour la laver. (…..). Parfois, on creusait une galerie souterraine pour relier deux puits. »

Il ressort de ces différents témoignages que la principale technique d'extraction consistait à creuser des puits et galeries pour extraire les terres aurifères. Ces terres sont ensuite lavées pour recueillir le minerai.

[3] Jordan, rapport de mission effectuée en 1903 par l'ingénieur des mines Marie Ennemond Camille Jordan (1833-1992) dans le Sanwi et l'Indénié, une copie de ce rapport est conservée aux archives de la SODEMI (société pour développement des mines) à Abidjan.

L'importance de l'activité dans la région indique un foisonnement de puits laissés par les orpailleurs.
Quelles sont alors leur conséquence sur le paysage rural à la fin de l'exploitation ?

1.2. L'émergence de puits perdus dans le paysage Agni-Djuablin

A l'instar d'autres économies de prédation, l'exploitation minière à grande échelle menée par les Agni a considérablement dégradé le milieu rural de cette région. En effet, les règles d'exploitation minière autorisent tout citoyen libre à exploiter des mines d'or sur sa propriété. Les étrangers peuvent entreprendre cette activité avec l'autorisation d'un propriétaire foncier (chef de village ou de lignage), la production étant ensuite partagée entre l'orpailleur et ce dernier. Plusieurs puits sont donc forés dans le royaume. Certains chefs ou hommes riches possédaient plusieurs mines en exploitation simultanément. Les puits épuisés sont laissés à l'abandon et de nouveaux sont creusés. Ainsi à la fin du XIXe siècle, le paysage rural est truffé de puits abandonnés. Monnier décrivait cet aspect du sol en 1892 lors d'une mission dans la région entre Yakassé (village, qui partage ses terres avec le Djuablin) et Amélékia en ces termes :

« La brousse très épaisse recouvre des puits forés pour en extraire la terre aurifère. (…). Ces fouilles constituent un danger permanent, surtout le matin, lorsqu'il fait à peine assez jour pour se diriger sous-bois. A un brusque coude du sentier, le trou apparaît béant, ne laissant, sur les bords, qu'une bande de quelques centimètres, glissantes. Le péril est plus grand encore, quand l'abîme se dissimule sous un buisson, entre deux racines. Il convient de n'avancer qu'avec prudence, les regards rivés au sol. La moindre distraction pourrait être fatale. » (Monnier, 1894, p142).

Ce témoignage de Marcel Monnier révèle un impact significatif de l'activité aurifère passée sur le paysage rural du Djuablin. Il confirme la présence généralisée de puits, galeries et tranchées d'extraction aurifère abandonnés. Ces vestiges sont si nombreux qu'ils rendent la marche dans les forêts périlleuse, exigeant une grande prudence.

Une autre informatrice du village de Yobouakro disait : *« avant, sous les cacaoyers, il existait de nombreux puits perdus, appelés Sika-bouman (puits*

d'extraction d'or). Ces puits étaient assez larges et pouvaient atteindre le niveau du genou. Après chaque forte pluie, ils retenaient de l'eau. Lorsqu'on manquait d'eau au champ, on enlevait délicatement quelques feuilles mortes de cacaoyers pour faire la place puis on puisait l'eau pour l'utiliser. » [4]

On peut en déduire que la conséquence la plus marquante de cette activité économique initiale dans le Djuablin fut l'altération du paysage par l'apparition de ces fosses, qui étaient auparavant inexistantes dans les forêts du royaume.

Mais au-delà, les fosses d'extraction provoquent une érosion hydrique intense, dégradant considérablement la qualité du sol. Le creusement de ces fosses bouleverse la structure naturelle du sol, mélangeant ses différentes couches et créant un paysage défiguré, parsemé de monticules.

De plus, les campements de fortune établis par les orpailleurs à proximité des sites d'extraction sont souvent le point de départ de la déforestation, même si celle-ci reste localisée.

En définitive, la première activité économique développée par les Agni-Djuablin fut l'exploitation aurifère, qui a eu des conséquences significatives sur la topographie de la région. Vers la fin du XIXe siècle, elle fut progressivement abandonnée au profit de la récolte du caoutchouc naturel, entrainant des répercussions spécifiques.

2. L'exploitation du caoutchouc naturel et la destruction partielle de la forêt 1880-1910

A partir de 1880, l'exploitation du caoutchouc naturel jusque-là inconnue dans le royaume d'Assikasso fait son apparition. Elle éclipse progressivement l'exploitation minière moins rentable.

2.1 Les raisons de l'essor de la cueillette du caoutchouc naturel à Assikasso.

Plusieurs facteurs expliquent l'émergence d'une économie de prédation du caoutchouc naturel dans le royaume d'Assikasso. D'abord les conditions climatiques favorables, la région d'Assikasso bénéficie d'un

[4] Enquête orale réalisée auprès de Mm. Abodjo Tanoh, matriarche de la famille Akwè kouadio, le 12 septembre 2021 à Yobouakro de 09h30 à 11h 40

climat tropical humide, idéal pour la prolifération naturelle du funtumia elastica (hévéa sauvage). Avec des précipitations annuelles avoisinant les 1200 mm et une température moyenne d'environ 26°c, ces conditions climatiques ont favorisé une présence abondante de cet arbre. (Compagnon, 1986, p XVII). Ensuite, la proximité du royaume avec la Gold-Coast (colonie britannique) a joué un rôle crucial. Assikasso partage des dizaines de kilomètres de frontière avec cette région, où les populations des deux côtés ont des origines, cultures et habitudes communes. (Koffi, 2018, p 221). Dès 1860, l'exploitation du caoutchouc y connaissait un essor remarquable et très lucratif. Après l'épuisement des ressources en funtumia sur leur territoire, de nombreux exploitants de la colonie britannique ont traversé la frontière pour étendre leurs activités dans la région d'Assikasso. Enfin, la demande toujours croissante de caoutchouc naturel sur le marché international a stimulé cette économie. Cette demande a connu une augmentation exponentielle à partir de 1830, passant de 30 tonnes à cette date à 50000 tonnes en 1900. (Maillard, 1992, p 430). Cette explosion de la demande a rendu l'exploitation du caoutchouc très attractive dans le royaume d'Assikasso.

2.2. Les techniques d'exploitation du caoutchouc naturel à Assikasso

Toute la filière caoutchouc sylvestre était organisée depuis la Gold-Coast voisine. Elle était aux mains de sujets britanniques : du riche négociant vivant en Gold-Coast au simple saigneur dans les forêts en passant par les acheteurs. Ces acteurs étaient des Achantis, des Fantis, Sahué et autres.

Les Agni ont très peu participé à cette activité, bien que se déroulant dans leurs forêts. Car ils n'ont jamais maîtrisé la technique complexe de la saignée. Elle nécessitait des semaines de formation et les Agni, l'estimaient longue et lassante.

Concernant la récolte, les saigneurs partaient dans les forêts, identifiaient les lianes à caoutchouc (landolphia Owariensis), et les arbres à caoutchouc naturel[5] ou funtumia, puis faisaient alors des incisions dans leur écorces avec un outil en métal. Le latex, un liquide blanchâtre et visqueux s'écoulait. Ce liquide est ensuite recueilli dans des petits récipients (pot en terre cuite, calebasse) ou même sur des feuilles. Les cueilleurs le faisaient alors coaguler par séchage à l'air libre, au soleil ou à

[5] L'hévéa est appelé *poyè* par les Agni-Djuablin d'où l'appellation de *poyofwès* pour désigner les saigneurs.

l'aide de coagulants chimiques. Une fois le caoutchouc coagulé, il est versé dans de grandes fosses creusées dans de l'argile dure et est découpé en long et en large de forme rectangulaire connus sous le nom anglais de lumps vendus au commerce. Le mode d'exploitation peut être direct ou indirect. Dans le premier cas, le saigneur achète ses outils de travail, s'installe à son propre compte, exerce l'activité de saignée, puis la vente de sa production. Tout le fruit de vente lui revient. Dans le second cas, un négociant installé en Gold-Coast ou dans le Djuablin finance l'activité d'un ou plusieurs saigneurs en leur fournissant des outils et des vivres. Mais à la fin, la production est divisée entre les associés : deux-tiers pour le négociant et un tiers pour le saigneur, c'est le partage *aboussan*[6].
Les forêts du royaume sont prises d'assaut par les exploitants d'hévéa sauvage ou poyofwè venus de la Gold-Coast. Cette activité économique a eu des conséquences environnementales sans précédente dans le royaume Agni-Djuablin.

2.3 Les conséquences de l'exploitation du funtumia sur la végétation d'Assikasso en 1910

Introduite depuis 1880 dans le royaume d'Assikasso, le nombre d'exploitants du caoutchouc naturel n'a cessé de croître jusqu'à la guerre d'Assikasso de 1898[7]. A la veille de ce conflit, on dénombrait entre 1200 à 1500 fabricants de caoutchouc sylvestre sur une population totale estimée à 3200 habitants par l'administrateur Clozel. (Forlacloix, 1969, p126). Un habitant sur deux dans le royaume était un étranger exploitant de caoutchouc. Avec un nombre aussi important, aucune portion de la forêt du Djuablin n'est épargnée par l'activité des cueilleurs de funtumia. Des milliers d'arbres et de lianes à caoutchouc sont détruits par jour. Des forêts jusqu'ici vierges, sont désormais confrontées aux activités humaines. Les plantes à caoutchouc subissent un véritable massacre systématique, une exploitation sauvage et anarchique. Un rapport du commandant de cercle de l'Indénié le confirme en ces termes :

« *Le spectacle apitoyant, des longs cadavres de funtumia jalonnant les sentiers méritait pourtant quelques lignes de mémoire. Comme en une exposition rétrospective, ils sont placés là pour démontrer aux générations actuelles et futures avec quel art*

---

[6] Terme Agni qui signifie partage en trois
[7] En avril 1898, éclate le conflit entre l'Administration coloniale française installée à Assikasso et les exploitants de caoutchouc naturel associés au roi Yao Fum. Le conflit se solde par la victoire du colonisateur et le retour en Gold-Coast de près d'un millier de ces exploitants.

consommé, les poyofouès ont su détruire méthodiquement et surement à petit feu, l'une des principales richesses de la forêt. C'est lamentable de compter partout les troncs sans branche, ni feuille, dont l'écorce zébrée tout au long et en tous sens porte encore flagrantes les traces de la gouge impeccable, maniée par des mains avides. Il ne reste même plus la ressource de couper l'arbre pour l'obtenir des rejets »[8].

Mais au-delà, il est à noter que pour atteindre les arbres ou les lianes à saigner, les exploitants ouvrent de nombreuses pistes dans les forêts détruisant ainsi de nombreuses espèces végétales. Le milieu naturel se transforme progressivement en milieu rural sous l'action des poyofwès.

Pour exercer leur activité en toute discrétion dans les forêts, les exploitants de caoutchouc naturel préféraient s'installer en forêt, sur leur lieu de travail. Ils créaient ainsi des campements de fortune qui sont automatiquement abandonnés une fois l'exploitation du peuplement de funtumia environnant achevé. Les forêts du royaume sont donc parsemées campements abandonnés ou encore habités. Ces habitations précaires devenaient les prémices de la déforestation. Certaines espèces animales ne sont pas épargnées notamment une variété d'escargot que les exploitants de caoutchouc ramassaient en nombres importants. Il s'est développé un fructueux commerce d'escargot fait par les exploitants (Koffi, 2018, p226).

Choquées par l'ampleur des destructions des forêts, les autorités royales d'Assikasso décident d'interdire l'exploitation du caoutchouc naturel dans le royaume. Mais leur décision est contestée par les poyofwès devant le roi de Dadièso.[9] Agnini Bilé I, roi d'Assikasso et ses notables sont convoqués à Dadièso, humiliés, amendés lourdement et leur décision d'interdiction est levée. (Sié, 1976, p 122). Désormais plus rien ne s'oppose à l'exploitation de caoutchouc dans le royaume et la destruction des espèces végétales à caoutchouc s'accentue et avec elles, les forêts.
En 1912, les plants de funtumia sont totalement épuisés dans le royaume. La région connait une déforestation limitée par endroit. L'épuisement de l'arbre à caoutchouc entraine l'abandon de cette activité économique au profit de la culture du cacao et du café.

---

[8] ANCI, 1RR38 (XI-43-426) colonie de Côte-d'Ivoire, cercle de l'Indénié rapport sur la situation économique, agricole et zootechnique 3ème trimestre 1909, p 7.
[9] Le royaume d'Assikasso dépendait politiquement de celui de Dadièso. Cela s'explique par le fait qu'Assikasso a été fondé vers 1750 par un groupe de guerriers envoyés en mission par le souverain de Dadièso.

3. La culture du binôme cacao - café et la déforestation à grande échelle 1910-1950

A partir de 1910, l'économie de plantation, fondée sur la culture du cacao et plus tard du café est introduite dans le royaume. Elle rompt avec l'économie de prédation adoptée par les populations depuis 1750.

3.1. Les conditions de l'introduction de la cacaoculture et de la caféiculture en 1910

En 1910, l'exploitation du caoutchouc naturel dans le royaume d'Assikasso prend fin brusquement en raison de l'épuisement total des plantes et lianes productrices de latex. (Yaya d'Alepé, 1982, p 6). Cette disparition marque le début d'une transition économique majeure, rapidement remplacé par la culture du cacao, puis du café. Plusieurs facteurs, notamment naturels, géographiques et politiques, ont favorisé l'introduction et le développement de ces nouvelles cultures dans la région.

En effet, les conditions naturelles du royaume d'Assikasso étaient idéales pour la culture du cacao et du café. La région bénéficie d'un climat tropical humide caractérisé par des précipitations annuelles supérieures à 1200 mm, des températures moyennes annuelles de 26°C, et des terres fertiles. Ces éléments combinés ont créé un environnement très favorable à la croissance de ces deux cultures (Koffi, 2018, p240). A cela, s'ajoute l'influence de la Gold-Coast. La proximité d'Assikasso avec la Gold-Coast a joué un rôle crucial. La région Agni-Djuablin, frontalière, partageait des liens culturels étroits avec les populations de la Gold-Coast que les frontières coloniales n'ont pas annihilées. Et les succès économiques d'un côté de la frontière avaient tendance à se propager à l'autre. En 1910, la culture du cacao était déjà florissante en Gold-Coast voisine, améliorant significativement les revenus des planteurs locaux. Cet exemple a été rapidement imité par les Agni d'Assikasso qui fréquentaient assidûment leurs voisins[10]. Cependant, les facteurs les plus décisifs furent ceux liés à la politique de l'administration coloniale française. Celle-ci voyait dans ces cultures une opportunité majeure pour

[10] ANCI, 1RR38 (XI-43-426) colonie de Côte d'Ivoire, cercle de l'Indénié rapport sur la situation économique, agricole et zootechnique, 1er trimestre 1910. P 8.

la mise en valeur du territoire. Elle a donc activement encouragé les planteurs volontaires et a même imposé ces cultures aux plus réticents. Ainsi en 1910, le commandant Clerc a initié des distributions gratuites de fèves de cacao à travers tout le royaume[11]. Deux ans plus tard, il a rendu obligatoire la création d'une plantation collective dans chaque village sous la responsabilité du chef du village. Parallèlement, des moniteurs agricoles ont été formés pour assister les nouveaux planteurs. En 1915, les premiers planteurs de cacao ont récolté les fruits de leurs efforts avec la vente de leurs premières productions. Le succès du cacao a ensuite ouvert la voie à l'adoption de la caféiculture. En 1925, l'économie de plantation fondée sur le binôme café-cacao était déjà solidement établie dans la région. Les plantations de café et de cacao occupent de vastes espaces jusqu'en 1950.

3.2. Les méthodes culturales du café et du cacao

Jusqu'en 1950, la technique culturale utilisée par les Agni pour la culture du café et du cacao depuis leur introduction est celle du système de culture sur abattis-brûlis ou encore appelé système agraire forestier. Elle date du néolithique et n'a pas beaucoup évolué. (Mazoyer et Rouart, 1997, p 99). Cela ne pouvait être autrement, vu la vétusté des outils dont disposent ces paysans. Cette technique se caractérise par l'alternance de phase de culture et de phase de régénération forestière. Chaque année, le paysan choisit une portion de forêt à défricher en fonction d'un certain nombre de critères : fertilité du sol, situation géographique de la parcelle et bien d'autres. A l'aide de sa machette, il nettoie le sous-bois, abat certains grands arbres tandis que d'autres sont tués par les femmes sans être abattus[12]. Au bout de quelques semaines, les bois et la végétation coupés se dessèchent et le paysan incendie la parcelle : c'est le brûlis. Ce brûlis a plusieurs avantages pour le paysan. En effet, avec des outils rudimentaires, il lui est impossible de nettoyer tous les débris sans le feu. Aussi, les cendres du brûlis enrichissent-elles temporairement le sol en nutriments. Ce qui est important pour un système agricole dans lequel l'on ne fait pas usage d'engrais chimique.

---

[11] ANCI, 1RR38 (XI-43-426) des Archives Nationales de Côte-d'Ivoire relatives au rapport sur la situation économique et agricole du cercle de l'Indénié en 1911.

[12] Les hommes sont responsables de l'abattage des gros arbres, tandis que les femmes se chargent de faire mourir sans les abattre. Pour le faire, elles font du feu aux pieds de l'arbre à tuer et reprennent l'opération plusieurs fois jusqu'à la mort effective de ce dernier.

Après toutes ces étapes, le paysan Agni associe sur la même parcelle les cultures annuelles et pérennes. Cependant le but de tous ces efforts est d'obtenir une clairière dans la forêt pour y planter, car les cacaoyers et les caféiers supportent assez mal l'ombrage permanent des grands arbres. Les plantations de caféiers et de cacaoyers se développent donc au détriment du couvert végétal et elles ont des conséquences environnementales néfastes dans la région.

3.3. Une déforestation massive du royaume d'Assikasso de 1925 à 1950

La déforestation massive qui a touché le royaume d'Assikasso entre 1925 et 1950 est principalement due à l'adoption de la technique agricole de l'abattis-brûlis par les Agni, combinée à l'expansion rapide des cultures de café et de cacao.

En effet, la technique de l'abattis-brûlis utilisée a des conséquences dévastatrices. Pour les cultures vivrières (Igname, taro, banane plantain…), qui occupent les sols pour des périodes courtes (1à 3 ans), une jachère prolongée permettait de restaurer la fertilité du sol[13]. Cependant, l'introduction des cultures pérennes comme le café et le cacao a radicalement changé la donne. Ces cultures occupent les parcelles pendant de nombreuses années, ce qui empêche la jachère et oblige les planteurs à défricher de nouvelles zones forestières chaque année. Cette pratique a considérablement accéléré la déforestation.

De plus, l'abattis-brûlis expose le sol après le passage du feu, le rendant vulnérable à l'érosion particulièrement sur les pentes et dans une région à fortes précipitations comme Assikasso. Enfin, le succès économique des plantations de café et de cacao a également joué un rôle majeur dans la déforestation. En effet, les revenus générés par ces cultures ont permis aux paysans de créer de nouvelles exploitations plus vastes. Ainsi en 1950, le royaume comptait :

- 157 exploitations de 10 à 20 hectares
- 57 exploitations de 20 à 50 hectares
- 9 exploitations de plus de 50 hectares

[13]La jachère est une pratique agricole qui consiste à laisser une terre cultivable au repos pendant une certaine période. L'objectif de cette pratique est de permettre au sol de reconstituer naturellement sa fertilité et de se régénérer.

Ces vastes surfaces cultivées ont été établies directement au détriment de la couverture forestière existante, entraînant une perte très significative de forêt dans le Djuablin.

En définitive, l'essor de la culture du cacao et du café ont été à l'origine de la déforestation rapide dans le Djuablin.

Conclusion

Entre 1750 et 1950, le royaume d'Assikasso a connu trois modèles économiques dominants qui se sont succédé : l'extraction d'or, la récolte de caoutchouc sauvage et l'agriculture de plantation fondée sur le café et le cacao. Chaque nouveau modèle a entraîné le déclin du précédent. Ainsi, l'introduction de l'exploitation du funtumia en 1880 a mis fin à l'extraction d'or. Trente ans plus tard, vers 1910, la surexploitation des hévéas a entrainé la disparition de la récolte de caoutchouc. Cette fin abrupte a mis en évidence la fragilité des économies basées sur la prédation des ressources naturelles. En réponse, le colonisateur français a favorisé l'économie de plantation jugée plus durable.
Chacun de ces modèles économiques, avec ses techniques spécifiques, a eu un impact distinct sur l'environnement :
L'extraction d'or, le premier modèle, a eu un impact environnemental limité, ne laissant derrière elle que quelques puits isolés, encore visible au début du XXe siècle.
La récolte du caoutchouc naturel a entrainé une déforestation circonscrite et localisée, affectant principalement les espèces d'arbres produisant le caoutchouc.
Et enfin, l'économie de plantation, basée sur les cultures pérennes, s'est avérée être le modèle le plus dévastateur pour les forêts du royaume d'Assikasso.

Sources et Bibliographie

Enquête orale réalisée auprès de Mm. Abodjo Tanoh, matriarche de la famille Akwè kouadio, le 12 septembre 2021 à Yobouakro de 09h30 à 11h 40

Archives Nationales de Côte-d'Ivoire (ANCI), 1RR38 (XI-43-426), colonie de Côte-d'Ivoire, cercle de l'Indénié, Rapport sur la situation économique, agricole et zootechnique, 3ème trimestre 1909, p 7.

ALLOU Kouamé René, 2002, Histoire des peuples de civilisation Akan : des origines à 1874, thèse de doctorat d'Etat en histoire, Université Félix Houphouët Boigny de Cocody, Abidjan.

CHAUVEAU Jean-Pierre, 1978, « Contribution à la géographie historique de l'or en pays baulé (Côte d'Ivoire) » in Journal des Africanistes, tome 48, fasc.1, pp (15-61).

COMPAGNON, 1986, le caoutchouc naturel, biologie, culture et production, Ed.GP Manœuvre et Larose, Paris.

DELAFOSSE Maurice, 1908, les frontières de la Côte-d'Ivoire, de la côte de l'or et du Soudan, Masson et Compagnie, Paris.

FORLACROIX Antoine, 1969, « La pénétration française dans l'Indénié 1887-1901 » in Annales de l'université d'Abidjan, série F, Ethnosociologie, tome1, fascicule 1, pp (91-136).

KOFFI Kouablan, 2018, histoire rurale des Agni-Djuablin 1750-1950, thèse de doctorat d'Etat en histoire, Université Felix Houphouët Boigny, Abidjan.

MAILLARD Jean-Claude, 1992, « Cahuchu, le bois qui pleure » in Les Cahiers D'Outre-mer, n°179-180, pp (390-430).

MARZOYER Marcel et ROUART Laurence, 1997, Histoire des Agricultures du monde : du néolithique à la crise contemporaine, Seuil, Paris.

MONNIER Marcel, 1894, France noire (Côte-d'Ivoire et Soudan), Plon, Nourrit et Cie, Paris.

PERROT Claude-Hélène, 1978, « Or, richesse et pouvoir chez les Anyi-Ndenye aux XVIIIe et XIXe » in Journal des Africanistes, tome 48, fasc.1, pp (101-126).

REY-HULMAN Diana, 1978, « L'or et les différenciations sociales dans l'Anno ou la création de l'espace politique de l'Anno » in Journal des Africanistes, tome 48, fasc.1, pp (71-88).

SIE Koffi, 1976, les Agni-Diabè, histoire et société, thèe de doctorat du 3ème cycle d'histoire, université Paris I Panthéon Sorbonne.

TERRAY Emmanuel, 1995, Une histoire du royaume Abron Gyaman : des origines à la conquête coloniale, Karthala, Paris.

TERRAY Emmanuel, 1978, « Introduction » in Journal des Africanistes, tome 48, fasc.1, pp (9-14).